

## VINGT-DEUXIEME DIMANCHE DU TEMPS ORDINAIRE A

**Première lecture : Jr 20,7-9**

**Psaume responsorial : 63(62)**

**Deuxième lecture : Rm 12,1-2**

**Evangile : Mt 16,21-27.**

### *Il faut que le Messie souffre beaucoup*

Du point de vue narratif, l'Évangile de ce vingt-deuxième dimanche du Temps Ordinaire est la continuation directe de celui du dimanche dernier. Mais du point de vue du contenu, nous nous trouvons devant un douloureux contraste. Alors que dans l'Évangile du dimanche dernier, Jésus et son disciple Pierre manifestent un parfait accord dans l'opinion de l'un sur l'autre – tu es le Messie... Tu es Pierre... – les mêmes interlocuteurs aujourd'hui entrent dans un violent conflit d'opinions : *tu ne souffriras pas... tu es Satan*. Tout se passe comme entre deux amis qui, hier, s'échangent allègrement et sincèrement des compliments et, suite à une brouille, n'ont plus que des paroles hostiles à adresser l'un à l'autre aujourd'hui. J'ai aussi l'impression que celui qui voudra s'ériger en arbitre entre le Maître et le disciple risque de se faire traiter comme Pierre l'a été, car Jésus n'entend rien modifier dans sa position.

Toutefois, pour lui donner raison – et c'est lui qui a raison – il faut aller chercher le pourquoi de sa position contre un disciple innocent traité en coupable.

A ce point de son parcours, Jésus semble avoir pris conscience de son être de Messie et il entend endosser toutes les conséquences de son identité. Or, l'une de ces conséquences, c'est la nécessité de souffrir. Jésus le comprend à partir de sa propre observation sur le déroulement de son ministère. Il le comprend aussi en lisant l'histoire des prophètes. Il voit par exemple Jérémie, comme dans la première lecture d'aujourd'hui, en proie au tiraillement entre le désir d'une vie calme et sereine, et l'incontrôlable feu de la Parole du Seigneur qui dévore le plus profond de son être et à *longueur de journée, le met en lutte à la raillerie, attire sur lui l'injure et la moquerie de tout le monde*. Le Messie doit souffrir. Cette nécessité de souffrir, le texte l'exprime avec le verbe défectif grec *dei*, qui signifie *il faut*, et qui laisse entendre que la souffrance du Messie n'est pas un incident occasionnel ni un accident de parcours dans le déroulement de son ministère, mais un dessein délibéré du Père qui veut que le salut de l'homme

passer par la souffrance de son Fils. Or, ce dessein ne peut que se réaliser, et Jésus se mobilise pour son actualisation. C'est d'ailleurs pourquoi, à un moment donné, pour traduire Luc littéralement, *il durcit le visage pour prendre la route de Jérusalem* (Lc 9,51). On comprend que s'opposer à sa réalisation, c'est se poser comme ennemi de Dieu et que le terme *Satan* infligé à Pierre en cette circonstance n'est pas exagéré. On comprend aussi que ce qui oppose Jésus à Pierre est un enjeu capital qui justifie l'intransigeance de Jésus devant l'ignorance de son disciple. A la limite, on dirait que pour la réalisation du dessein de Dieu, la trahison de Juda est plus utile à Jésus que la fidélité de Pierre, car Jésus n'a jamais traité Juda de Satan !

Il s'impose ici de dire que le dessein du Père dont nous parlons ne revient pas à un décret arbitraire, mais c'est la plus haute manifestation de l'Amour de Dieu pour nous, et cette manifestation passe par les souffrances du Christ. Partant de là, on comprend mieux la dure réprimande de Jésus qu'on ne saurait mettre ni au compte d'un quelconque fanatisme, ni au compte d'une complaisance pathologique dans la souffrance. La scène de Gethsémani nous le démontre éloquemment : *Abba (Père),... éloigne de moi cette coupe* (Mc 14,36).

Par rapport à Pierre, il est intéressant de noter que malgré la rudesse de la réprimande, Jésus ne rejette pas son disciple. Bien au contraire, Jésus témoigne pour lui d'une constante acceptation, depuis leur première rencontre où il change le nom de Simon en Pierre (cf. Mc 3,16), jusqu'au dernier moment où il charge Pierre de diriger le Collège des Apôtres : *pais mes agneaux, ... pais mes brebis* (Jn 21...), en passant par la scène de l'Evangile d'aujourd'hui et plus tard par le triple reniement de Pierre.

Les hauts et les bas dans les relations entre Jésus et Pierre ont quelque chose à nous enseigner. En mettant bout à bout l'Evangile du dimanche dernier et celui d'aujourd'hui, on reconstitue une scène d'harmonie entre Jésus et Pierre : *tu es le Messie... Tu es Pierre*, et une scène de mésentente : *tu ne souffriras pas... Tu es Satan*. Ces deux scènes sont typiques de nos relations avec Dieu. N'est-ce pas qu'il arrive qu'entre Dieu et nous, l'entente soit parfaite et que les volontés se recoupent ? C'est dans ces circonstances que nous constatons dans notre piété que Dieu exauce nos prières, et dans notre vie que Dieu est avec nous. Cela se justifie par le fait que nous sommes fils de Dieu et qu'en quelque chose nous ressemblons au Père. C'est le cas de Pierre reconnaissant le Messie et de Jésus intronisant Pierre comme chef. Mais suite à la marque du péché en nous, et parce que *nos pensées ne sont pas celle de Dieu, mais celles des hommes*, il arrive aussi que nous nous trouvions en conflit avec Dieu dont la Volonté prévaut toujours. C'est l'expérience que nous faisons quand nous constatons que dans notre vie, Dieu

s'éloigne, s'absente ou nous abandonne, ou dans notre piété, Dieu n'exauce plus nos prières. C'est le cas de Pierre traité de Satan dans l'Évangile d'aujourd'hui. Quand cela nous arrive, la foi nous demande la patience d'attendre pour donner à Dieu le temps de nous expliquer par les événements que c'est lui qui a raison. Toujours au nom de la foi, il n'est pas conseillé de nous précipiter pour murmurer contre Dieu, comme Israël l'a fait dans le désert (cf. Nb 14,2-4). De fait, à quoi cela sert-il à l'homme d'avoir raison contre Dieu ? N'est-ce pas que son salut réside dans sa confiance en Dieu et dans sa patience ?